

LE DERNIER COIFFEUR

Je cherche un sujet dit mon ami Philippe Arbogast, qui est écrivain. D'ailleurs je cherche perpétuellement un sujet dit-il, bien des écrivains puisent des sujets dans leur propre vie à croire que cette vie est un réservoir sans fond d'histoires possibles mais en ce qui me concerne ce réservoir est depuis longtemps complètement à sec. La vie de bien des écrivains est dirait-on dit-il dès le départ intarissable, une bibliothèque en puissance dans laquelle ils n'ont ricane-t-il qu'à piocher. Tout dans ces vies est immédiatement et toujours digne de narration. Il est vrai aussi que ces écrivains souvent font des choses, voyagent, ont des aventures qui parfois deviennent de longues et douloureuses histoires d'amour, de quoi tirer au minimum un ou deux volumes. Sans parler de leurs familles, ces familles à elles seules contiennent toujours dirait-on la matière de nombreux récits possibles,

presque tous les écrivains ont à ce qu'il semble un père affligé d'une maladie d'Alzheimer une mère morte en les mettant au monde après avoir mené elle-même une vie passionnante qu'il suffit tout bonnement de narrer, un frère jumeau décédé prématurément une sœur avec qui ils se sont tenus longtemps en se tortillant à l'extrême bord de l'inceste. De ces tortillements et de ces deuils familiaux ils extraient des pages et des pages sans se fouler, mais moi je n'ai ni frère ni sœur j'ai dit tout ce que j'avais à dire sur mes parents je vis seul et je ne voyage pas. Le peu de voyages que j'ai faits jadis je les ai déjà usés jusqu'à la corde à force de ressasser leurs rares et d'ailleurs insipides incidents. En ce qui concerne mon enfance j'en ai tellement trituré et mâché le moindre souvenir déjà peu intéressant en lui-même qu'il ne reste vraiment plus rien à se mettre sous la dent de ce côté-là. Ma vie n'est pas une vie d'écrivain, dit Arbogast. La vie de la plupart des écrivains l'est, à ce qu'on dirait, même quand elle manque de voyages et de tragédies, avec aussi peu de voyages que moi et en vivant depuis des lustres seuls dans un appartement exigü dont ils sortiraient le moins possible comme je le fais les écrivains seraient pour la plupart encore capables de tirer de leurs vies des romans entiers ou au moins deux ou trois recueils de nouvelles. Question d'étoffe. Leur vie est d'une étoffe qui se prête pour ainsi dire tout naturellement à la confection de récits, elle se présente à ce qu'il semble dès le départ sous forme de patrons prédécoupés qu'il ne reste plus qu'à tailler pour de bon, suivez le dessin formé par les pointillés svp.

Et quand cette vie est au moins sur une partie de sa surface dépourvue de pointillés ou en fin de compte pas si chatoyante que ça ils peuvent toujours dirait-on se rabattre sur la vie des autres. Bien des écrivains je l'ai souvent remarqué ont l'air d'éprouver pour les autres une sorte d'intérêt. Ils les écoutent, les questionnent, non contents de les subir dans la rue ou les transports en commun quand c'est absolument indispensable ils fréquentent semble-t-il les endroits où on les rencontre, cafés, clubs de gymnastique, Dieu sait quoi encore. Là ils se font sûrement raconter des anecdotes des tranches de vie des histoires de famille histoire de compléter et de prolonger les leurs, des histoires de divorces, d'abandons, de maladies graves, à croire que ça les intéresse vraiment. Personnellement j'évite avec le plus grand soin les clubs de gym. Je me méfie aussi des cafés des cinémas et même des boutiques, je préfère les supermarchés à tout prendre, les personnes sont plus nombreuses mais elles sont moins prêtes à lier conversation, si quelqu'un dans la queue devant les caisses essaie d'entrer en conversation avec toi il suffit de ne pas répondre et de regarder dans une autre direction en prenant l'air mauvais.

C'est ce que je fais, du coup je me coupe d'une source de sujets possibles, mais ces sujets si j'en disposais ne m'apparaîtraient sans doute pas comme tels, les histoires des gens leurs maladies leurs remariages le décès de leurs ascendants si douloureuses que soient les souffrances qu'ils occasionnent je n'en vois pas bien l'intérêt, si bien

que ces sujets même si je les avais sous la main ne seraient pas des sujets pour moi.

Pour trouver des sujets j'ai ma méthode, dit Arbogast. Seul chez moi je m'étends tout de mon long sur le plancher, je fixe le plafond et je m'efforce de faire le vide. C'est difficile, je ne pense pas à grand-chose d'habitude mais il suffit que je ne veuille penser à rien pour que toutes sortes d'idées parasites se ruent en tourbillon dans mon esprit, et quand par hasard j'arrive à les éliminer cet esprit une fois vide le reste, je crois toujours que si j'arrive à faire un vide complet, dense, massif, vraiment la vacuité totale, un sujet va surgir monter à travers ces épaisseurs de néant et émerger petit à petit se dessinant d'abord vaguement puis de façon de plus en plus nette dans un fourmillement de détails jusqu'à saturer l'espace blanc de départ, mais non, cet espace reste blanc, ou pour mieux dire d'une espèce de gris pâle traversé de molles ondulations tout à fait quelconques.

La seule personne qui pourrait éventuellement me fournir un peu de matière, c'est mon coiffeur. Je suis bien obligé d'aller le voir de temps en temps même si c'est le moins souvent possible, et quand je suis assis face à la glace, dans le fauteuil, enveloppé d'un peignoir je n'ai pas le choix je suis contraint d'avoir avec mon coiffeur une conversation, je veux dire de l'écouter, bien sûr, moi il est hors de question que je dise quoi que ce soit mais lui il parle depuis le moment où je m'assieds jusqu'à celui où je lui glisse un maigre

pourboire. Il paraît que les coiffeurs sont souvent pour leurs clients de vrais confesseurs, qu'ils les écoutent, leur font raconter leurs histoires, de vrais écrivains, eh bien là je peux t'affirmer que ça n'est pas le cas, je fixe le miroir sans dire un mot y contemplant d'un œil torve le coiffeur qui pérore intarissablement debout derrière moi et mon silence ne le décourage pas du tout, il pérore, malgré ce silence, malgré mon œil torve il est intarissable.

Son problème ce sont les extensions. Mon coiffeur qui est le seul coiffeur homme dans le salon coupe les cheveux aux clients et les coiffe comme il l'a toujours fait, mais autour de lui le salon qui l'emploie en est venu à pratiquer systématiquement et en fin de compte lui mis à part exclusivement la pose d'extensions capillaires aux clientes de plus en plus avides de s'en faire poser. Je fais partie à en croire mon coiffeur des derniers clients hommes à fréquenter ce salon, et même des derniers clients hommes ou femmes à le fréquenter pour se faire coiffer, autour de nous ce ne sont que femmes en train de se faire implanter des extensions le coiffeur attire mon attention sur ce point, à mi-voix, dans le miroir, avec des clins d'œil chargés d'intentions à droite et à gauche. Mon coiffeur est en réalité dans ce salon le dernier coiffeur. Le dernier à pratiquer ce qui à l'évidence s'apparente pour lui à un art, la coiffure, et pas les extensions qui ne sont qu'une technique appliquée dans le but de rapporter le plus d'argent possible. Naturellement ça rapporte de l'argent les extensions mais ça n'est qu'une technique sans aucun intérêt même si

complètement intéressée. Poser des extensions n'est pas intéressant. N'importe quelle gamine pas très dégourdie apprend en un quart d'heure à les poser, chuchote mon coiffeur dans le miroir avec des regards obliques vers les coiffeuses qui nous entourent, dit Arbogast. Clic clac dit le coiffeur il suffit d'agrafer des mèches aux mèches de la cliente, des mèches achetées pour trois fois rien en Inde à des femmes qui vendent leur chevelure pour nourrir leur famille, et qu'on revend une fortune à des idiotes occidentales, rien que d'y penser ça me révulse dit mon coiffeur avec une grimace expressive, mais modérément, pour ne pas éveiller les soupçons des abruties qui agrafent et papotent autour de nous, dit Philippe A. Les clientes parlons-en dit le coiffeur payer des sommes pareilles pour avoir des cheveux épais et longs comme les mannequins et les pipoles qu'elles contemplent avidement dans les magazines dont elle font leur unique lecture, moi siffle le coiffeur avec un discret rictus j'appelle ça de la frivolité pure et simple.

Les idiotes remarquent malgré toutes ses précautions que mon coiffeur, qui refuse de pratiquer les extensions au nom de l'art, n'adhère pas à la politique commerciale du salon et les considère comme des cloches, elles ne sont pas cloches au point de ne pas le remarquer. Et les patrons du salon qui ne jurent plus que par les extensions car elles leur rapportent vraiment bien ce coiffeur s'en aller pour céder la place à une crétine prête àagrafer des mèches importées d'un sous-continent à une écervelée décolorée. Ce coiffeur vit

quotidiennement plongé dans un milieu hostile, et il a aussi d'autres soucis, sûrement des soucis de couple auxquels il fait allusion sans en parler. Moi qui suis écrivain dit Philippe Arbogast je pourrais peut-être trouver un sujet de récit dans l'histoire de ce coiffeur. Non pas que cette histoire m'intéresse, elle ne m'intéresse pas plus que les autres, mais les autres personne ne me les raconte alors que là je n'ai pas le choix je suis obligé d'aller régulièrement l'écouter si bien que théoriquement je n'aurais plus qu'à la raconter. Le problème c'est qu'il n'y a pas d'histoire, dit Arbogast. Ce coiffeur se plaint de son sort et de son salon mais il ne fait rien pour y remédier et s'en échapper, il reste coiffeur dans ce salon où il chuchote à ses clients en roulant des yeux toujours la même chose, même quitter ce salon sans attendre qu'on l'en expulse pour aller se faire embaucher dans un autre salon peut-être pas mieux il en est incapable. C'est cela l'originalité et la seule particularité de ce coiffeur, son immobilisme, l'étrange enchantement qui le retient parmi les débiles mentales à mèches et à agrafes, incapable de les planter là. Et ce coiffeur est conscient de son originalité, je le soupçonne même de s'y complaire, je devrais aller voir ailleurs me dit-il mais je n'arrive pas à me décider, j'ai toujours été comme ça, et il rougit en baissant les yeux d'un air modeste. Pour une fois que je suis contraint d'écouter les histoires de quelqu'un jusqu'au bout il faut que ce quelqu'un soit un type dans mon genre, sans véritable histoire et fier de cet état de fait, du coup nous ne nous servons à rien mon coiffeur et moi, dit Arbogast, je ne peux rien faire de ses malheurs et en ce qui le

concerne s'il cherche du réconfort auprès des clients avec moi c'est raté. Pourtant il continue à me raconter ses malheurs, complaisamment, moi je l'écoute sans mot dire, inutiles l'un à l'autre nous nous entre-contemplons dans le miroir lui en chuchotant moi d'un œil torve.

Pour faire quelque chose des malheurs de ce coiffeur il faudrait que je leur imagine des prolongements, des péripéties, il faudrait implanter des extensions à la vie de ce coiffeur pour en faire un sujet possible, clic clac, mais à ce compte autant en implanter à ma propre vie, à mes souvenirs de voyage par exemple ou à mes souvenirs d'enfance cent fois ressassés, dit Arbogast. C'est ce que font les autres écrivains dit-il ils complètent et prolongent les histoires des autres personnes par des inventions de leur cru, et au fond sans doute aussi leur propre histoire, étoffe romanesque tu parles c'est ce qu'ils veulent faire croire mais en réalité ils se contentent la plupart du temps de rapetasser le tissu bas de gamme de leur propre vie avec des pièces rapportées bien tape-à-l'œil. Et moi aussi dit Arbogast je pourrais si je voulais donner à l'histoire de mon coiffeur des prolongements bigarrés, ou au moins une chute. Si ce coiffeur était une coiffeuse je pourrais par exemple imaginer que je tombe dans une longue et douloureuse histoire avec elle, comme c'est un coiffeur je ne peux pas l'imaginer, lui peut-être mais moi non, en revanche je pourrais parfaitement supposer ce coiffeur longtemps immobile sortant soudain de son inertie pour tuer tout le monde dans le salon le lendemain du jour où on lui aurait

annoncé son licenciement. Ça correspondrait justement à une de mes visites, dit Arbogast, un jour j'arriverais au salon et je verrais des voitures de flics partout, les vitrines couvertes de sang mêlé à de petits fragments de cervelle, et mon coiffeur sortant du salon entre deux gendarmes, l'air modeste.

Seulement je n'oserais jamais inventer cette chute dit Arbogast car j'aurais trop peur qu'elle se réalise. J'ai toujours au fond la crainte que ce qu'on dit sans y croire persuadé qu'on ne risque rien à l'inventer puisqu'il s'agit d'une invention se réalise, auquel cas on serait bien eu. Avec des idées pareilles évidemment il ne faut pas s'étonner que je sois incapable d'inventer quoi que ce soit. Tout ce que je pourrais à la rigueur inventer c'est une fin ouverte, par exemple j'arriverais au salon je verrais les flics les vitres constellées d'esquilles mais ça s'arrêterait là, on ne saurait pas si c'est le coiffeur qui a, ou bien. Avec les fins ouvertes on ne prend pas de risque. Seulement c'est un peu facile.

Pour conjurer le sort dit Arbogast je pourrais inventer que j'invente cette fin et que là-dessus paf, elle se réalise. Qu'une fin dont j'ai inventé que je l'inventais et qu'elle se réalise se réalise, paf, clic clac, ce serait quand même gros. Seulement j'ai déjà fait le coup, une histoire de voisine bruyante que j'imaginai dégommer et que je trouvais dégommée pour de bon en rentrant de promenade. Je ne peux quand même pas utiliser le même truc à chaque fois.

La seule solution dit Arbogast ce serait que je change de coiffeur. Car ce coiffeur quand je vais le voir est pour moi un vivant reproche, je sais bien qu'en ce qui le concerne il éprouve une satisfaction obscure à me raconter ses déboires en roulant des yeux mais en tant qu'écrivain je ne peux pas m'empêcher de penser malgré tout qu'avec ses extensions ses rictus les soucis intimes qu'il laisse supposer il n'attend qu'une chose, que je lui fasse une fin. Cette fin que je suis incapable de lui faire finit par m'obséder au point que j'y pense tout le temps, même entre mes visites chez le coiffeur lesquelles ne sont pas si fréquentes je pense constamment à ce coiffeur, étendu sur mon parquet je le vois surgir du nuage blanc de mon vide personnel, progressivement, les yeux chargés de reproche, les ciseaux à la main. Je devrais changer de coiffeur mais voilà, je n'arrive pas à me décider. On sait ce qu'on a on ne sait pas ce qu'on aura me dis-je du coup je continue à aller voir ce coiffeur et à y penser, incapable de m'arracher au charme maléfique de son salon, il faut toujours que je revienne me prendre que ce soit en fait ou en imagination au piège du miroir dans lequel il me fixe chuchotant inlassablement tout en riboulant des prunelles. Je me demande comment ça finira, dit Arbogast.

Pierre Ahnne